

Le Monde – 3 avril 2013

Nicolas Philibert passe derrière le mur du son

par Jacques Mandelbaum

Fruit d'un séjour de six mois à la Maison de la radio, un ovni poétique qui montre la cinégenie des ondes.

Un régal. On ne voit pas comment qualifier autrement le nouveau film de Nicolas Philibert. Ou alors, ceci, pour l'impression : fascinant, drôle, insolite, racé, élégant. Ou encore ceci, pour la sensation : délié, accoustique, aérien, pneumatique, fluide, ondoyant. Un film sur coussin hydraulique, qui aurait le chic, l'amorti, le confort, la rondeur élançée d'une antique DS.

Un film auriculaire, dont la bande-son, travaillée aux petit oignons, serait le tapis magique de l'envol du spectateur vers les sphères éthérées. Un film circulaire, traversant une tranche de temps d'un matin à un autre matin, au sein d'un bâtiment lui-même parfaitement arrondi.

Les parisiens, sinon écoutent les émissions qui en émanent, du moins le situent : un cercle blanc de 500 mètres de circonférence, construit en 1963 avenue du Président Kennedy, dominant la Seine à hauteur du pont de Grenelle. Initialement dévolu à la Radio-Télévision française, il est le siège depuis 1975 du bouquet de stations (France Inter, France Culture, France Musique, FIP...) qui composent le service public de Radio France.

Amateur de microcosmes (le musée de « La Ville Louvre », l'asile de « La Moindre des choses », l'école d'« Être et avoir »...), Nicolas Philibert, curieux ludion, s'y est enfermé six mois. Quant au film qu'il en tire, il n'est pas inutile d'attirer d'emblée l'attention du spectateur sur tout ce qu'il n'est pas, qu'on aurait attendu qu'il soit. Un film sur le fonctionnement de l'institution. Un film sur le métier de journaliste. Un film sur les médias. Un film sur le rapport au pouvoir d'un organisme public.

Alors quoi ? Simplement, un film sur la radio, média dont on oublie à force d'habitude à quel point il ne va pas de soi. Des gens qui nous parlent quotidiennement, auxquels on s'attache aussi fortement qu'à l'arôme du café le matin, et qu'au bout du compte on ne voit jamais. Un monde privé d'images qui nous fait aveugles consentants dans une époque où l'image est reine.

Un univers réduit aux sons, déclinés sous ses formes les plus diverses : voix, chant, bruit, musique, ambiance. Ce qui suppose discours, paroles, informations, débats, lectures, concerts, cris, rires, jingles, créations, orchestres, bruiteurs, artistes.

En un mot, le monde tel qu'il s'écoute. Un monde incomplet, infirme, qui se reconstitue pourtant par la grâce de l'imagination, sans que jamais soit levée sa part de mystère. Pour qui connaît le cinéma de Philibert, il est évident que c'est ce mystère, cette part du monde soustraite à la maîtrise et au contrôle, qui lui a donné envie de faire le film. Mais quelle gageure, justement, pour un cinéaste !

Comment évoquer en images ce qui tire sa magie, sa puissance, son aura de l'absence d'images ? La réponse de Philibert est d'une grande intelligence. C'est en travaillant systématiquement le hors-champ de ses plans qu'il amène le spectateur à prêter une attention constante à la bande sonore, mieux, à se laisser envoûter par elle. Empruntée aux enregistrements des nombreuses émissions que traverse le cinéaste, elle prend la

forme d'un collage de haute volée, d'un art à la fois fantasque et souverain, musical, d'assembler les fragments.

Progressant par tranches horaires, sautant d'une station à l'autre et d'un programme à l'autre, enchaînant du « Jeu des 1000 euros » à un atelier de création sonore, d'un chasseur d'orages anonyme à un reporter motorisé sur le Tour de France, échographiant en Cousteau des profondeurs le vaste spectre de Radio France, le film fait aussi revenir à l'écran certains protagonistes auxquels le spectateur finit par s'attacher.

Telle dame des dépêches filtrant l'actualité des faits divers avec un bon sens roboratif et une drôlerie contagieuse, ou telle autre, déesse jalouse de la probité sonore derrière la vitre du studio, à l'affût du moindre parasite et à l'attelage du phrasé des acteurs lisant une fiction radiophonique.

L'hommage que rend, comme en passant, le film à cette passion collective de l'excellence, à cette rigueur mise dans la recherche d'un ton juste, d'une rencontre élective ou d'un son inédit, met un peu de baume, avouons-le, sur une profession journalistique passablement démonétisée. Rien de ce qui précède, qui contribue au formidable intérêt de ce film, n'en dit pourtant l'essentiel.

Comme dans quasiment tous les films de Philibert, il tient dans cette impression de pénétrer dans un lieu dont les règles ne s'alignent pas sur celles qui régissent le monde.

Un endroit marginal, à part, certainement utopique, qui résiste farouchement à ce qui défait partout ailleurs la société. C'est, ici, l'idée de la noblesse du service public.

Il y a plus. Le tiède confinement, la suave harmonie, la caresse sonore, font de cette maison de la radio telle que sublimée par Philibert un espace où on a envie de se lover, où l'on se sent absolument choyé, une sorte de bon sein maternel qui retient, parmi les nourritures de l'esprit, les plus propices au bien-être de ses auditeurs. Cette idéalisation de la réalité sera, comme d'ordinaire, le bâton que prendront ses contradicteurs pour battre le cinéaste.

On se souvient, après l'immense succès d'« Être et avoir », de la cruelle satisfaction de certains commentateurs en voyant le personnage du professeur, transformé en saint laïque par le film, apparaître en Père Fouettard à l'heure des bénéfices.

Il faudra pourtant s'y faire : l'engagement cinématographique de Nicolas Philibert ne se met pas au service des causes, grandes ou petites. Il milite en faveur de l'impondérable, de l'intelligence et de la grâce. C'est une démarche qui n'est sans doute pas moins politique en l'état actuel du documentaire, et qui pousse les spectateurs à l'étonnement, à la joie et à la fierté de le suivre sur ce terrain.

Ici, rien n'est jamais sûr, mais après trente-cinq ans d'une telle discipline au Japon, un tel homme aurait été depuis belle lurette décrété « Trésor vivant ».